Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: L'allemand [suite]
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-763983

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ALLEMAND

III

Comment se fait-il que „la vieille Allemagne", sentimentale, pacifique, idéaliste et individualiste, telle que Charles de Villers, Madame de Staël et bien d'autres l'ont vue, „la grande et la naïve Allemagne", que Michelet aimait et révérait encore, même après 1870, celle qui exerça une influence si profonde sur Quinet (malgré la réaction perspicace et prophétique qui se dessine chez lui dès 1830), sur Renan, sur Taine, sur Victor Hugo, — comment se fait-il que cette Allemagne ait abouti à celle qui déclencha en 1914 une guerre férocement criminelle? Voilà le problème à méditer.[1])

On a voulu le résoudre par „la race". J'ai déjà dit, et je maintiens énergiquement, que la théorie des races, appliquée à notre Europe moderne, est une illusion scientifique, illusion funeste dont la science allemande est responsable au premier chef, et nous verrons pourquoi; c'est un pont aux ânes, qui semble tout expliquer et qui n'explique rien du tout, mais qui se heurte aux faits les plus certains de l'histoire et de la psychologie. — Depuis quinze cents ans les races distinctes de l'Europe primitive se sont pénétrées, mêlées les unes aux autres, avec une rapidité et une intensité croissantes; elles ont fait place peu à peu à d'autres groupes antagonistes: aux nations, diverses par leur histoire, par leurs conditions climatériques et économiques et surtout par les dates de leur évolution politique. Si certains caractères physiologiques des races primitives se sont conservés, ils ne sont que sporadiques, souvent extérieurs et contrebalancés par des facteurs de tout autre ordre. Les différences qui existent aujourd'hui entre Italiens, Français, Anglais et Allemands ont des causes infiniment complexes, où la „race" n'entre plus pour rien. Quand on prend la peine d'étudier ces différences, non dans les livres et dans les labora-

---

[1]) Sur cette vieille Allemagne et sur son influence en France, il faut lire (sans parler des ouvrages sur Mme de Staël):

Süpfle: *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich.* 2 volumes, Gotha, 1886—1890.

Rossel: *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne.* 2e éd. Paris 1897.

Wittmer: *Charles de Villers.* Genève 1908.

Et surtout Dupouy: *France et Allemagne.* Paris, Delaplane, 1913.

toires, mais dans la réalité vivante, chez des individus, dans les âmes et non sur des crânes, on en arrive nécessairement à reléguer la théorie des races dans le musée des antiquités lacustres.

En 1872 Gaston Paris écrivait en tête du premier fascicule de la *Romania* (vol. I. page 21):

„L'Europe actuelle, en tant qu'on la conçoit comme formant jusqu'à un certain point une seule nation, n'est qu'une autre forme de l'empire romain restauré par Charlemagne. Dans le sein de cette association, les peuples romans forment un groupe plus étroitement uni, auquel s'opposent, tenant à l'ensemble par un lien de plus en plus lâche, les deux grandes nations des Germains et des Slaves. Chez ces peuples, la nationalité est exclusivement le produit du sang[1]; la Romania au contraire est un produit tout historique. Son rôle paraît donc être, en face des sociétés qui ne sont que des tribus agrandies, de représenter la fusion des races par la civilisation... Le principe des nationalités fondées sur l'unité de race, trop facilement accepté même chez nous, n'a point eu jusqu'ici de fort heureuses conséquences. A ce principe, qui ne repose que sur une base physiologique, s'oppose heureusement celui qui fonde l'existence et l'indépendance des peuples sur l'histoire, la communauté des intérêts et la participation à une même culture. Il oppose le libre choix et l'adhésion qui provient de la reconnaissance des mêmes principes à la fatalité de la race; il est éminemment progressif et civilisateur, tandis que l'autre sera toujours par son essence conservateur et même exclusif."

„Représenter la fusion des races par la civilisation, ... opposer le libre choix à la fatalité de la race", tel est bien l'idéal latin, que je tiens de Gaston Paris, que je crois juste et fécond, et qu'il faut maintenir dans son intégrité contre l'erreur barbare et régressive de la force. Soit que les Allemands proclament la supériorité et la mission régénératrice de leur „race", soit que leurs ennemis voient au contraire chez les Germains une race inférieure, inéducable à la liberté, il n'y a là pour moi qu'une même erreur d'optique, erreur simpliste du positivisme, à laquelle il faut opposer notre foi en la vie créatrice de l'humanité.

* * *

Celui qui prétend expliquer le crime de 1914 par certains caractères permanents de la race allemande, celui-là se heurte, entre autres, à l'Allemagne telle que l'ont décrite Charles de Villers et Mme de Staël. Il n'y a qu'un moyen de sauver la thèse: c'est de nier la réalité de cette „vieille Allemagne", en disant qu'elle n'a jamais existé que dans l'imagination des Romantiques! Cette ré-

[1]) Affirmation inexacte sous cette forme absolue, ce qui ne diminue pas la valeur du raisonnement.

action contre Mme de Staël se dessine dès 1870 et triomphe certainement depuis 1914; elle est bien compréhensible et n'en est pas moins une erreur. Je lui oppose le jugement d'un Français, dont nul ne saurait discuter l'autorité. A propos du livre *De l'Allemagne* Albert Sorel a écrit:

„Ce livre est le plus achevé des écrits de Mme de Staël. La composition en est largement ordonnée; les pensées y sont justes; le style soutenu. Il y a un dessein qui domine l'ouvrage: faire connaître l'Allemagne aux Français ... Mme de Staël apporte à cette œuvre une intelligence d'une compréhension extraordinaire, une sympathie humaine, une passion de vérité, un enthousiasme pour le beau qui n'ont été dépassés par personne ... Les deux premières parties n'ont rien perdu de leur prix. On fait autrement, on sait davantage, on ne comprend pas mieux, on ne sent pas plus vivement. Le fond du livre subsiste donc, et plusieurs chapitres, qui ont fait époque, demeurent définitifs... Restent les mœurs sociales et les gouvernements. Les impressions recueillies par l'auteur au cours de ses voyages sont résumées ici et raisonnées. Elles sont presque toujours justes. ... Quand on qualifie cette œuvre d'antifrançaise, on pèche contre l'esprit. Choisir l'heure du plus profond abaissement d'un peuple écrasé sous la conquête ... pour rappeler ce peuple à ses droits et à ses titres d'humanité, ... prévenir le vainqueur qu'il excède, qu'il s'égare, que le souffle qui l'a poussé tourne contre lui, que le courant des choses change, et que s'il ne se replie à son tour sur lui-même, le reflux de sa propre victoire l'emportera; concevoir ces pensées et s'exposer, pour les répandre, à errer en proscrite sur toutes les routes d'Europe, c'est l'action d'une âme généreuse et, dans son imprudence même, une des actions les plus françaises qu'ait faites écrivain de France."[1])

Il va sans dire que je ne méconnais pas les erreurs partielles de Mme de Staël, ni ses exagérations, ni ce que le dessein de son livre donne de systématique à ses éloges; mais, dans l'essentiel, son œuvre est une œuvre de vérité. Il faut en prendre son parti, et puisque l'explication par la race est illusoire, il faut tâcher de résoudre le problème formulé en tête de cet article par l'histoire et par la psychologie.

* * *

Dans mon deuxième article (pages 327 et 328) j'ai rappelé en quelques lignes comment les conditions géographiques et politiques ont entravé longtemps l'évolution logique de la *nation* allemande; comment il en est résulté d'abord une Allemagne à la fois patriarcale et prématurément cosmopolite; comment toutefois l'unité nationale s'est constituée, par les armes de la Prusse, contre la France; et comment, par ce retard, l'étape inévitable de l'absolutisme (réalisée en France au XVIIe siècle) ne s'est réalisée en Alle-

[1]) Sorel: *Madame de Staël.* Hachette 1890. Pages 166—181.

magne qu'au XIXe siècle, à une époque où l'Europe occidentale était déjà tout imprégnée des principes démocratiques de 1789. Ne pas reconnaître l'importance capitale de ce fatal anachronisme, c'est renoncer à comprendre l'Allemagne actuelle.[1])

La concentration nationale de l'Allemagne a commencé vers le milieu du XVIIIe siècle, avec Frédéric II en politique et Lessing en littérature. La tyrannie de Napoléon I a puissamment contribué à la fortifier, à l'accélérer. Madame de Staël ne pouvait pas encore s'en apercevoir. Après elle les Romantiques persistent dans l'admiration enthousiaste; ils l'exagèrent d'autant plus qu'ils jugent les choses de loin, par les livres, et non par le contact avec la réalité. Edgar Quinet est le premier à jeter le cri d'alarme, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1832, qui fut suivi de plusieurs autres études, de plus en plus nettes, d'une violence croissante et pourtant d'une admirable perspicacité.[2]) *Il faut lire tous ces articles de Quinet*; je n'en fais ici que de brèves citations. De l'année 1832:

„Si depuis quinze ans la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales... ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition que quelque chose autre les accompagne; et ce quelque chose, c'est l'unité politique de l'Allemagne."

„Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, irrévocable, qui travaille ce pays et le sillonne en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit ici [en Allemagne], tout ce qui pense, tout ce qui agit pousse à sa manière à ce dénouement."

„Ainsi, voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples, religion, liberté, despotisme, et qui menace de fouler la France au premier pas. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps mine

---

[1]) On cite souvent de Quinet ces mots sur la France et l'Allemagne: „Un perpétuel anachronisme les sépare". Par là Quinet n'entend pas l'anachronisme que je viens de signaler. Il faut citer son texte tout entier: „Quand les idées que ces deux peuples se forment l'un de l'autre ne sont pas absolument fausses, elles sont toujours en arrière de leur état présent au moins d'un demi-siècle. Un perpétuel anachronisme les sépare. Ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais" (*Allemagne et Italie*, éd. de 1839. Vol. I, page 124). Et cela est encore vrai, même aujourd'hui.

[2]) Voir le livre de Paul Gautier: *Un prophète. Edgar Quinet.* Plon 1917. L'ouvrage contient (le plus souvent intégralement) les articles de Quinet sur l'Allemagne, avec introduction et commentaire. M. Gautier, déjà connu par d'excellents travaux sur Mme de Staël, a fait œuvre très utile en réunissant ces textes de Quinet, bien que son commentaire soit fortement influencé par la guerre; le jugement porté par M. Dupouy sur Quinet (en 1913) me semble certainement plus juste.

chaque jour; c'est le développement nécessaire, inévitable de la civilisation du Nord. Jusqu'ici, nous n'avions guère redouté que la Russie et les peuples slaves; nous avions sauté à pieds joints cette race germanique qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine" (éd. Gautier, 109 et 118).

Puisqu'il reconnaît, dès 1832, que cette marche à l'unité politique est un „développement nécessaire, inévitable", comment Quinet ne voit-il pas qu'il est aussi *légitime,* et que, s'il constitue une menace à la prépondérance française, tous les obstacles qu'on lui opposera ne pourront qu'aggraver la menace? Cela, il ne l'a jamais vu. En 1867 par exemple, il reprendra le problème „France et Allemagne" en se plaçant successivement et „impartialement" au point de vue de l'Allemagne, de la France et de l'Europe; mais, sans qu'il s'en doute, il ne quitte jamais le point de vue français (lire le texte dans Gautier, pages 325 et ss.). C'est en quoi Michelet a vu certainement plus loin et plus juste que Quinet.

En 1836 Quinet écrit encore:

„Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. Le vieux génie de l'Allemagne se décompose; un esprit nouveau heurte à la porte comme un bélier."

„La génération spiritualiste s'efface et disparaît. Un des glorieux lutteurs éprouvés dans les écoles [Daub] me disait, il n'y a pas longtemps: ‚L'idéalisme se meurt, je suis content de mourir aussi.' Ce mot résume tout le reste."

„Qu'est devenue l'humilité qu'ils avaient conservée jusqu'au dix-huitième siècle? Une susceptibilité ombrageuse et hargneuse tourmente incessamment ces nouveaux rois de l'opinion."

„Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement; la vie publique et la vie privée sont dévoilées en même temps ... A mesure que l'enthousiasme s'éteint, bien des qualités aimables disparaissent, et, dans l'Etat, bien des misères sont mises à nu."

„Au reste, si l'idéalisme allemand périt, c'est par sa faute ... Le premier reproche qu'il faut lui adresser est le manque complet de sympathie, de charité, ou plutôt d'humanité, par où cette orgueilleuse science est bien loin de la science superficielle du dix-huitième siècle."

„L'indifférence entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la liberté et la tyrannie, est une marque de faiblesse autant qu'une marque de force. On peut bien soutenir pendant quelques années ces théorèmes forcés; mais tôt ou tard la conscience se réveille.»[1])

„Le monde est, à cette heure, possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Maintenant, le spiritualisme pur ayant succombé dans sa patrie en Allemagne, l'entraînement sera complet.

---

[1]) Dans *l'Allemand* Jacques Rivière fait exactement la même observation, et probablement sans être influencé par Quinet.

Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté." (Éd. Gautier, pages 203, 206, 213, 227, 235).

A propos de ce dernier alinéa, où Quinet annonce si bien le positivisme qui s'affirma vers 1850, on pourrait remarquer que l'Allemagne a donc cédé à un courant *général*, européen, vers la Realpolitik, et qu'on ne saurait en aucune façon imposer à une nation le monopole du „spiritualisme pur"; ce serait dangereux et humiliant pour les autres, et contraire aux faits de l'histoire; ce serait aussi condamner cette nation purement spiritualiste à la non-existence politique...; mais j'abandonne au lecteur toutes ces réflexions.

En 1867 enfin, après Sadowa, Quinet écrit:

„Avant tout, tenons pour certain que cette formation de l'unité germanique ne peut plus être empêchée par qui que ce soit au monde. La voilà lancée avec la force de projection d'un boulet de canon. Elle ne se laissera arrêter ni par des articles de journaux ni par des notes diplomatiques."

„Quel sera l'avenir de cet empire si longtemps ajourné, enfin acclamé dès qu'il s'est imposé? Je croirais volontiers qu'en beaucoup de choses, il ira contre le but de ses auteurs. — Ils ont cru servir les intérêts d'une aristocratie féodale. Ne soyez point surpris s'il arrive le contraire. Aucune nationalité ne s'est développée sans que l'industrie n'ait grandi avec elle; et l'industrie, en croissant, a pour premier effet de limiter ou d'abaisser l'aristocratie."

„Convaincus, d'ailleurs, qu'ils ont conquis le gouvernement des esprits en Europe, ils tiennent pour certain depuis longtemps que tout émane d'eux, science, poésie, art, philosophie; que le monde est devenu leur disciple. A cette souveraineté intellectuelle qu'ils s'imaginent posséder, que manquait-il encore? La force. Ils viennent de s'en emparer. A leurs yeux, ce n'est pas seulement un empire de plus dans le monde; c'est la substitution de l'ère germanique à l'ère des peuples latins et catholiques, relégués désormais sur un plan inférieur."

„Ainsi se sont formées les grandes monarchies du quinzième et du seizième siècle, par la conquête, par des ventes de peuples, par des trafics de princes, dans lesquels la volonté publique n'était comptée pour rien. Au lieu d'appeler cela le droit nouveau, il faut donc l'appeler le droit de l'ancien régime, celui dont le monde ne veut plus depuis trois siècles; et c'est parce que la Prusse rejette le monde en arrière de trois siècles,[1]) que sa victoire, parée de la plus belle philosophie de l'histoire, a tant de peine à s'autoriser et à se couvrir de l'exemple et du nom de la Révolution française. — Une monarchie qui conquiert des peuples par la force ouverte, c'est le droit de la vieille Europe: voilà la vérité."

„Ainsi l'expérience d'aucun peuple ne sert à un autre peuple. Ils reprennent l'un après l'autre la même route. Ils se jettent dans le même moule. *Ce que l'Espagne a fait au seizième siècle, la France au dix-septième, l'Allemagne le refait au dix-neuvième siècle.*[2]) L'idée de former une seule masse compacte les emporte tous. Ils n'examinent pas si ces masses deviennent, oui ou non, impénétrables à la justice, à la liberté. Ils espèrent devenir les plus forts, et cela suffit" (éd. Gautier, pages 330, 331, 333, 353, 355).

---

[1]) Exagération évidente; il suffisait de dire „un siècle", ce qui nous reporterait à 1767. Un retard d'un siècle, c'est déjà joli.

[2]) C'est moi qui souligne, car c'est l'idée toujours défendue ici, et en particulier dans le dernier numéro.

Après Madame de Staël et son tableau (un peu idéalisé, mais exact dans l'ensemble) de l'Allemagne patriarcale du XVIIIe siècle, Quinet nous montre la transformation profonde de la mentalité allemande, qu'il date de 1813. Ces deux témoignages, auxquels on pourrait en ajouter quantité d'autres, suffisent à prouver combien est illusoire l'explication par la race. L'Allemagne du XIXe siècle n'a rien inventé. En réalisant son unité nationale (c'est le fait historique d'où il faut partir), par la force et par la ruse, elle a repris la route que d'autres avaient prise avant elle. Quinet le dit nettement, et il a raison. — Le moment décisif de cette concentration nationale, de cette „réalisation" (1870—71) se trouve dans une période de positivisme aigu; ce fut aussi le cas pour Louis XIV. Jusque là rien de neuf. — Mais voici deux faits importants qui singularisent l'évolution allemande: le premier, c'est que le droit de conquête, revendiqué par les Allemands, retarde de cent ans et plus sur la mentalité européenne (c'est l'anachronisme dont j'ai parlé plus haut); et le second, c'est que l'Allemagne a persévéré dans le positivisme le plus étroit jusqu'en 1914, tandis que, depuis vingt ans au moins, l'Europe occidentale et latine s'acheminait, à travers une crise, vers une renaissance de l'idéalisme.

Pour expliquer cela, je commence par quelques souvenirs personnels de mes séjours en Allemagne.

* * *

La transformation de la mentalité allemande, notée dès 1832 par la perspicacité de Quinet, a mis environ un siècle pour se réaliser. Elle a commencé chez les politiciens, chez les militaires, chez les savants et philosophes; elle n'a pénétré que lentement les couches profondes du peuple allemand. Les hommes de ma génération ont vu encore, l'une à côté et l'autre, la vieille et la nouvelle Allemagne; la première les a encore enchantés; ils ont souffert cruellement de voir triompher la deuxième.

Avant de partir pour Berlin, en 1892 (à l'âge de 22 ans), j'avais déjà éprouvé pour l'Allemagne, tour à tour, les sentiments les plus contraires, de l'admiration à la répulsion. C'est que je ne la connaissais que par les livres et les journaux. Or un séjour prolongé en Italie (oh, quel souvenir lumineux!) venait de m'enseigner qu'il

ne faut jamais juger un peuple sans l'avoir vu chez lui, „sur la place“ et „dans la maison“. Je partais donc comme on devrait toujours partir à cet âge, l'âme ouverte et l'esprit observateur, avec une appréhension mêlée de confiance.

Les premières impressions nettement favorables, dans leur diversité: dès la première gare, le travail ordonné, sans bruit, sans hâte; à Fribourg-en-Brisgau, une révélation: la cathédrale en molasse rouge, dont la flèche ajourée a la pureté et l'élan d'une prière; à Hanau près Francfort séjour d'une semaine dans la famille d'un ami, hospitalité très libre et intelligente, réunions d'amis qui ont déjà couru le monde entier, idées politiques nettement à gauche; pélerinage à la maison de Goethe; puis courses à pied en Thuringe, à la Wartburg, causeries avec des paysans d'une bonhomie malicieuse; enfin, arrivée à Berlin, qui me rassure bien vite; dès les premières heures je trouve un logis chez d'excellentes gens, dans un quartier pauvre du Nord; c'est l'arrondissement de Liebknecht père; le commissaire de police m'interroge sur la Suisse et conclut d'un ton paternel: „Puissiez-vous trouver à Berlin de quoi ne pas trop regretter vos montagnes. Je fais mes meilleurs vœux pour vos études“. — Les études, comme elles vous sont facilitées! La Bibliothèque royale, avec son organisation impeccable, et une hospitalité vraiment „royale“; les musées, les théâtres et concerts à des prix dérisoires, tout vous porte ici à la joie intellectuelle. — La rue toujours propre, assez gaie malgré la raideur des gestes; la vie simple et honnête, avec toutes les commodités de la grande ville.

Mon logeur, fils de paysans poméraniens, me dit un jour: „J'ai fait la guerre de 1870, en simple soldat; j'y ai fait tout mon devoir, mais ce devoir est cruel. En hiver, quand il a fallu couper des arbres pour nous chauffer, j'en ai pleuré. La guerre contre les Français est stupide. Ils nous sont supérieurs (sie sind uns über) en bien des choses; j'ai étudié leurs outils, leurs harnais; c'est simple et ingénieux. J'ai remarqué bien autre chose dans la banlieue de Paris: l'ouvrier français ne dépense pas son gain bêtement, comme nous, au jour le jour; il économise; dans ses vieux jours il a de quoi vivre indépendant; *er ist endlich ein Mensch.* Avec les camarades on s'est dit: Si nous en réchappons, nous ferons de même. — Eh bien, Monsieur, je suis en train de le faire;

en été, je vous mènerai voir un terrain, à Grünau, où je me bâtis moi-même une petite bicoque. Je dois ça aux Français.“[1])

En 1893 le Reichstag fut dissout pour avoir refusé une augmentation des crédits militaires; j'ai vu l'arrondissement Nord réélire Liebknecht à une écrasante majorité. A cette époque, grâce à Bebel et à Liebknecht, les socialistes allemands s'occupaient encore intensément de politique; ils étaient, si ce n'est toujours républicains, du moins hostiles à la monarchie absolue; sincèrement européens; ils avaient pour eux l'histoire, la logique, le droit, la force morale... Dans la suite ils ont été savamment corrompus, gagnés à la cause impérialiste;[2]) mais je sais ce que je leur dois, et je crois que leur idéal renaîtra et triomphera, pour peu que les vainqueurs de 1918 sachent et veuillent bien les y encourager.

A ces impressions favorables s'en mêlent d'autres, peu à peu, qui révèlent une autre réalité. D'abord le militarisme; non point la quantité des soldats, ni leur armement et préparation, mais la mentalité des officiers et leur autorité grandissante dans l'opinion publique; et (remarque essentielle) c'est précisément le fait dont les Allemands n'ont pas conscience. Quand on critique leur militarisme, ils répondent en citant les budgets militaires d'autres pays, et les ambitions d'autres soldatesques galonnées; ils ne sentent pas la différence *psychologique* qu'il y a entre un officier français ou italien et l'officier allemand. En pays latin l'officier est militaire comme il serait avocat ou médecin; il sait plus ou moins bien son métier, il en a le pli professionnel, mais il n'y voit pas une mission quasi divine conférant à celui qui l'exerce une supériorité absolue; il reste un homme; tandis que l'officier allemand est officier de la tête aux pieds, de jour et de nuit, couchant pour ainsi dire et pensant avec son sabre. Il est l'être privilégié, et, de plus en plus, les civils qu'il dédaigne le considèrent aussi comme tel. Voilà le terrible danger du militarisme

---

[1]) Je rapporte *textuellement* cette déclaration qui me fit grande impression. Les pauvres Robra père et mère! Ils avaient sept fils, qui tous devaient être d'âge à marcher en 1914...

[2]) Voir Andler: *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine.* Bossard 1918. L'ouvrage contient les textes d'une polémique entre Andler et Jaurès (en 1912—1913) au sujet des tendances impérialistes de certains socialistes allemands. Les événements ont donné raison à Andler. L'erreur de Jaurès s'explique par le souvenir persistant d'une réalité antérieure, et aussi par le langage équivoque de quelques chefs allemands entraînés à leur insu par le matérialisme économique au rêve impérialiste.

allemand; c'est à la fois une autointoxication et une épidémie fétichiste. — Pendant mon premier séjour à Berlin, j'ai fréquenté beaucoup d'officiers; tous d'une politesse parfaite, plusieurs charmants, mais tous imbus d'un mépris total et „naturel" pour le bourgeois; à mes protestations on répondait: „Vous êtes Suisse; nous ne parlons que des civils allemands", et j'ai fini par me taire pour mieux observer. — Sous les Tilleuls, en face de l'Opéra, il y a le corps de garde royal, en style dorique; une sentinelle s'y promène, épiant l'avenue; dès que surgit un officier supérieur (et il en passe!), un roulement de tambour et la garde sort pour présenter arme; toutes les cinq minutes, plus souvent même, on assiste à cette manoeuvre qui semble d'une boîte de pantins mécaniques. J'en riais il y a trente ans et n'en voyais pas assez le sens symbolique: dressage d'un peuple entier, à marcher sans réflexion au premier roulement de tambour.

Dans l'administration civile, j'admirais l'exactitude, la préoccupation constante de l'intérêt public; je lui donnai bientôt toute ma confiance, et n'ai découvert que plus tard le gros danger politique d'une machine aussi parfaite (voir plus loin).

Chez les étudiants que je vois beaucoup — des romanistes —, un zèle inlassable, mais peu de flamme, aucune curiosité au delà de la „spécialité" (sauf chez un ou deux disciples de Nietzsche); mais dans d'autres milieux universitaires, que je ne connais pas directement, l'Alldeutscher Verband fondé en 1891 semble faire des progrès rapides. Mon ami de Hanau, qui est le type même du beau Germain blond aux yeux bleus, mon ami L., qui étudie aussi à Berlin, me raconte avoir assisté à une réunion patriotique, et, révolté par le chauvinisme des discours, ne s'être pas levé pour chanter le *Deutschland über Alles*; alors on l'a expulsé en criant: „Raus mit dem Juden!" Il me raconte cela, les larmes aux yeux, disant: „J'ai honte, j'ai honte.[1])"

De ces deux semestres passés à Berlin (avec fréquentes excursions en province et retour en Suisse par Cologne et le Rhin)

---

[1]) En août 1914 mon ami L. a dû croire, comme tant d'autres, que l'Allemagne était attaquée. Il m'écrivait: „Je sais que tu compris toujours l'âme allemande; je compte sur toi." En réponse je lui envoyai mes articles de *Wissen und Leben*; il me signifia alors la rupture totale d'une amitié de vingt-cinq ans.

je garde, somme toute, une excellente impression de travail exact, de probité, de simplicité, et même de bonhomie; jeune étudiant, vivant dans un monde restreint, je n'ai vu qu'un aspect de la vie allemande, le côté de Madame de Staël; je n'ai pu que frôler et soupçonner d'autres réalités; mais enfin je sais par expérience qu'en 1892 beaucoup de la vieille Allemagne subsistait encore. — Je suis rentré de là-bas enrichi d'un bon ferment socialiste et confiant en une prochaine fraternité européenne.

Bientôt après commença pour moi un long séjour en Italie et je ne repris contact avec l'Allemagne qu'à partir de 1902. Cet intervalle de dix ans m'a permis de sentir plus vivement la transformation profonde de la mentalité allemande; plusieurs témoins bien informés s'accordent à donner à ce tournant fatal la date approximative de 1900. Le fait est qu'en une douzaine de voyages, où j'ai vu toutes les grandes villes et des milieux divers, je n'ai plus reconnu l'Allemagne de ma jeunesse, mais ai dû constater au contraire une marche foudroyante vers le rêve de la domination universelle.

Je résume quelques faits: le développement inouï de l'industrie, qui fait surgir des villes neuves; la rue (à Berlin surtout) encore bien ordonnée, mais bruyante et brutale; la manie du colossal étouffant des trouvailles heureuses; les restaurants et lieux de plaisir d'un luxe provocant, où s'étale la volonté de jouir; le travail fiévreux d'ambition jusque dans les Universités; réception très polie de l'étranger, avec cette arrière-pensée de le conquérir, de l'épater; dans des gares de quatrième et cinquième ordre, on demeure surpris du nombre des voies; on s'informe; réponse: „Pour la mobilisation." Un soldat libéré, absolument sincère et dévoué, me dit avec une sorte d'effroi: „Dites à vos amis français d'éviter la guerre; nous sommes prêts d'une façon terrible!" Partout on a le sentiment d'une machine parfaite qui travaille, sans essoufflement, pour un but invisible encore, immense. A chaque retour d'Allemagne je résume de nouveau mon impression en un mot: c'est formidable!

Et plus on pénètre dans les mentalités, plus on a ce malaise d'un danger imprécis qui menace, comme d'une avalanche. Ce danger n'est pas à gauche. Tous les mécontents votent avec les socialistes; mais leur action se borne à cela, et quelques concessions

économiques, sagement accordées, suffisent à les maintenir. En 1912, quand Guillaume II assista aux manœuvres suisses, comme on lui parlait du danger socialiste, il répondit en riant: „Les socialistes? J'en ferai ce que je voudrai, quand je le voudrai. Mais ces sacrés Junkers!“ [1]) Il avait raison. La forme politique est devenue indifférente aux socialistes. Et qui d'ailleurs s'occupe de politique (dans le vrai sens du mot) en Allemagne? Je me rappelle une soirée chez un ami, fin décembre 1911; il y avait là une douzaine de savants illustres; conversation animée, intéressante certes; quand ils furent tous partis, notre hôte me dit en souriant: „De belles intelligences, n'est- ce pas? et savants, et aimables. Mais en politique, quels enfants!“ Le mot est juste et s'applique pour ainsi dire à tous les intellectuels allemands. C'est là la grande misère de l'Allemagne actuelle; elle a des politiciens roublards, des théoriciens naïfs, des traditionalistes aveugles; elle n'a pas une demi douzaine d'hommes politiques.

La politique ne s'improvise pas quand on s'en est désintéressé pendant tant d'années. Mais d'où vient ce désintéressement général? Nous touchons ici à un fait peu connu, d'une importance capitale. Je demandais un jour à un homme d'une intelligence peu ordinaire et qui connaît l'Allemagne à fond: „J'ai toujours cru que les pangermanistes agressifs étaient une petite minorité. Me suis-je trompé? Si non, comment expliquer leur maîtrise si absolue en 1914?“ Mon ami a répondu: „Vous ne vous trompiez pas. Mais vous n'avez pas connu le rôle de premier ordre joué par les fonctionnaires de l'Etat. Vous avez admiré l'administration exacte, intègre, toujours soucieuse de l'intérêt public; elle a acquis la confiance générale, absolue; elle est devenue le rouage essentiel de l'Etat, une sorte d'armée civile, aussi bien organisée que l'autre et apparentée à l'autre par son esprit de hiérarchie et de discipline. Or, pour des raisons psychologiques faciles à voir, le pangermanisme a conquis ces fonctionnaires, comme il avait conquis les officiers; et dès lors la nation entière a été aiguillée, sans le savoir, vers un but qui l'eût effrayée. Plus de sens critique; la confiance totale en une sorte de machine à calculer. Au jour fatal, il a suffi d'un simple déclic et tout a fonctionné.“ En entendant cette explica-

---

[1]) Je tiens le fait d'un témoin absolument sûr.

tion, qui est certainement juste, j'ai revu en pensée la garde présenter arme, à la Königswache sous les Tilleuls ...

Tout cela ne nous suffit pas encore. Nous voyons bien la machine, mais qui en est l'auteur? qui donc a pesé sur le déclic? qui donc a conçu, en plein vingtième siècle, ce rêve monstrueux d'une domination mondiale par la force, d'une capitulation des consciences devant la grosse Bertha? Comment l'officier, le fonctionnaire ont-ils pu jouer ce rôle prépondérant, décisif, indiscuté? C'est la faute des intellectuels. Nous le verrons dans un quatrième et dernier article, qui sera consacré à l'intoxication de la mentalité allemande.

ZURICH E. BOVET

□□□

VORLENZ

Von JOHANNA SIEBEL

Wenn in blauen Vorlenztagen
Alle Lüfte Segen tragen,
Und der Pflug mit schweren vollen
Schnitten teilt die braunen Schollen,
Wagt vom dunklen Grund ein Sehnen
Sich empor zum Licht zu dehnen.

Und ob weiten Länderbreiten
Scheint ein Flehen hinzugleiten,
Dass der tiefdurchpflügten Erde
Neue Kraft zum Blühen werde,
Und die anvertrauten Saaten
Ihr zum Segen einst geraten.

„Herr! wie Land, vom Pflug zerschnitten,
Fleh'n die Völker, die da litten,
Fleht die Menschheit, die da spürte,
Wie das Leid die Pflugschar führte:
Herr des Himmels und der Erde,
Gib, dass neuer Lenz uns werde!"

□□□